

ALAIN ROBBE-GRILLET

LE MIROIR QUI REVIENT



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE
A QUATRE-VINGT-DIX-NEUF EXEMPLAIRES SUR VELIN
ARCHES, NUMÉROTÉS DE 1 A 99/PLUS DIX EXEM-
PLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE H.-C. 1 A
H.-C. X

© 1984 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy — 75006 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN 2-7073-1007-7

Si j'ai bonne mémoire, j'ai commencé l'écriture du présent livre vers la fin de l'année 76, ou bien au début de 77, c'est-à-dire quelques mois après la publication de *Topologie d'une cité fantôme*. Nous voici maintenant à l'automne 83, et le travail n'a guère avancé (une quarantaine de pages manuscrites), abandonné sans cesse au profit de tâches qui me paraissaient plus urgentes. Deux romans ont ainsi vu le jour dans l'intervalle, et aussi un film — *La belle captive* — achevé en janvier de cette année et sorti à la mi-février sur les écrans. Près de sept ans ont donc passé depuis l'incipit (« Je n'ai jamais parlé d'autre chose que de moi... »), provocateur à l'époque. Les éclairages se sont modifiés, les perspectives ont pu se défaire, s'inverser dans certains cas ; mais, en fait, les mêmes questions se posent toujours, vivaces, lancinantes, peut-être inutiles... Essayons de nouveau, une fois de plus, avant qu'il ne soit trop tard, pour de bon.

Qui était Henri de Corinthe ? Je pense — ai-je déjà dit — ne l'avoir jamais rencontré moi-même, sauf, peut-être, lorsque j'étais encore un tout petit enfant. Mais les souvenirs personnels qu'il me semble parfois

avoir gardés de ces brèves entrevues (au sens propre du mot : comme entre les deux battants disjoints d'une porte accidentellement mal close) ont très bien pu avoir été forgés après coup par ma mémoire — mensongère et travailleuse — sinon de toutes pièces, du moins à partir seulement des récits décousus qui circulaient à voix basse dans ma famille, ou aux alentours de la vieille maison.

M. de Corinthe, le comte Henri comme l'appelait le plus souvent mon père avec un mélange impondérable d'ironie et de respect, venait souvent nous voir, c'est à peu près certain... Souvent ? Je suis aujourd'hui totalement incapable de chiffrer cette fréquence. Venait-il, par exemple, chaque mois ? Ou davantage ? Ou bien ne passait-il qu'à peine une ou deux fois dans l'année, ses apparitions — bien que fugitives — laissant ensuite des traces si fortes, si durables dans l'esprit de tous, qu'elles s'y trouvaient aussitôt multipliées par le souvenir ? Et à quel moment au juste ces visites ont-elles cessé ?

Mais, surtout, que pouvait-il faire chez nous ? Quels secrets, quel projet, quelle faute, des intérêts ou des craintes de quelle espèce pouvaient-ils le lier à mes parents, dont tout — la naissance comme la fortune — paraissait devoir l'éloigner ? Comment et pourquoi, au milieu d'une vie aventureuse et surchargée, trouvait-il le temps de demeurer quelques heures (quelques jours ?) dans un foyer si modeste ? Pourquoi mon père semblait-il attendre son imprévisible venue avec une sorte d'espoir tenace, de ferveur ? Alors que c'est le front soucieux, l'air comme accablé de détresse, que je l'apercevais à la dérobée, dans l'entrebâillement des lourds rideaux rouges de la salle commune, en compa-

gnie de l'illustre visiteur. Et pour quelle raison, aussi, cherchait-on d'une manière si perceptible, bien qu'inaouée, à m'interdire son approche ?

Ce n'est probablement que dans le but — incertain — de donner à de telles questions ne serait-ce qu'un semblant de réponse, que j'ai entrepris, il y a quelque temps déjà, de rédiger cette autobiographie. Et voilà que, me mettant à en relire les premières pages, après un laps fatidique de sept ans, c'est à peine si j'y reconnais les choses dont je voulais parler de toute urgence. Ainsi en va-t-il de l'écriture : à la fois recherche solitaire, têtue, presque intemporelle, et soumission moqueuse aux préoccupations du moment, « mondaines » en quelque sorte.

En ce début des années 80, la réaction est soudainement redevenue si forte contre toute tentative d'échapper aux normes de l'expression-représentation traditionnelle, que mes imprudentes remarques de naguère, au lieu de jouer leur rôle décapant contre un dogme nouveau qui commençait alors à s'introduire (l'anti-humanisme), n'ont plus l'air aujourd'hui que de glisser sur la pente savonneuse du discours dominant restauré, l'éternel bon vieux discours de jadis que j'avais au départ si ardemment combattu. Dans la vague de « retour à » qui déferle sur nous de toute part, on risque fort de ne plus voir que j'espérais au contraire un dépassement, une « relève ».

Il faudrait donc, à présent, reprendre les actions terroristes des années 55-60 ? Très certainement, il le faudrait. Pourtant (et j'expliquerai plus tard pourquoi) je choisis avec rage de reproduire ici sans y rien changer, telles que je les ai écrites en 77, ces premières pages déjà

démodées, de mon point de vue, pour être si vite devenues à la mode.

Je n'ai jamais parlé d'autre chose que de moi. Comme c'était de l'intérieur, on ne s'en est guère aperçu. Heureusement. Car je viens là, en deux lignes, de prononcer trois termes suspects, honteux, déplorables, sur lesquels j'ai largement concouru à jeter le discrédit et qui suffiront, demain encore, à me faire condamner par plusieurs de mes pairs et la plupart de mes descendants : « moi », « intérieur », « parler de ».

Le second de ces petits mots à l'inoffensive apparence ressuscite à lui seul, fâcheusement, le mythe humaniste de la profondeur (notre vieille taupe, à nous autres écrivains), tandis que le dernier ramène en catimini celui de la représentation, dont le difficile procès traînait toujours. Quant au *moi*, de tout temps haïssable, il prépare ici sans aucun doute une rentrée en scène encore plus frivole : celle du biographisme.

Ainsi, ce n'est pas un hasard si j'accepte en ce moment précis d'écrire un « Robbe-Grillet par lui-même »¹ dont, naguère, j'aurais sûrement préféré abandonner à d'autres le soin. Chacun sait désormais que la notion d'auteur appartient au discours réactionnaire — celui de l'indi-

1. Ce volume était, à l'origine, prévu pour paraître dans la collection des *Ecrivains de toujours*, aux éditions du Seuil (d'où l'allusion, un peu plus loin, à « la maison d'en face »). J'avais même signé un contrat, toujours valable, avec Paul Flamand. C'est seulement le tour inattendu pris par le texte, au cours de sa composition, qui l'a rendu impropre à figurer dans cette série de petits livres aux dimensions imposées, aux illustrations nombreuses, pour laquelle j'entreprends donc tout autre chose, parallèlement.

vidu, de la propriété privée, du profit — et que le travail du scripteur est au contraire anonyme : simple jeu combinatoire qui pourrait à la limite être confié à une machine, tant il semble programmable, l'intention humaine qui en constitue le projet se trouvant à son tour dépersonnalisée au point de ne plus apparaître que comme un avatar local de la lutte des classes, qui est le moteur de l'Histoire en général, c'est-à-dire aussi de l'histoire du roman.

J'ai moi-même beaucoup encouragé ces rassurantes niaiseries. Si je me décide aujourd'hui à les combattre, c'est qu'elles me paraissent avoir fait leur temps : elles ont perdu en quelques années ce qu'elles pouvaient avoir de scandaleux, de corrosif, donc de révolutionnaire, pour se ranger dorénavant parmi les idées reçues, alimentant encore le militantisme gnangnan des journaux de mode, mais avec leur place déjà préparée dans le glorieux caveau de famille des manuels de littérature. L'idéologie, toujours masquée, change facilement de figure. C'est une hydre-miroir, dont la tête coupée reparaît bien vite à neuf, présentant à l'adversaire son propre visage, qui se croyait vainqueur.

Imitant son stratagème, je vais en retour emprunter la dépouille du monstre : voir par ses yeux, entendre par les trous de ses oreilles, et parler par sa bouche (tremper mes flèches dans son sang). Je ne crois pas à la Vérité. Elle ne sert qu'à la bureaucratie, c'est-à-dire à l'oppression. Dès qu'une aventureuse théorie, affirmée dans la passion du combat, est devenue dogme, elle perd aussitôt son charme et sa violence, et du même coup son efficacité. Elle cesse d'être ferment de liberté, de découverte ; elle apporte sagement, étour-